

La liberté sexuelle est-elle vraiment menacée ?

Trois questions à Katharina Berndt Rasmussen, philosophe.

LE MONDE IDEES | 29.01.2018 à 08h00 • Mis à jour le 29.01.2018 à 12h37 | Propos recueillis par Anne-Françoise Hivert (Malmö (Suède), correspondante régionale)



Rassemblement en faveur de #metoo et pour toutes les victimes d'infractions sexuelles à Stockholm, en Suède, le 14 janvier. JONAS EKSTROMER/AFP

Certaines des critiques formulées contre le mouvement #metoo évoquent une menace pour la liberté sexuelle. Ces critiques existent-elles aussi en [Suède](#), où vous vivez et exercez ? Y a-t-il effectivement un risque ?

Qu'il y ait des réactions ne me surprend pas. Une transformation de cette ampleur n'est pas indolore. En [France](#), moins en Suède, il est beaucoup question des limitations imposées à la liberté sexuelle. #metoo mènerait à une forme de puritanisme, nous forçant à un retour en arrière, à une morale sexuelle très restrictive.

Selon moi, c'est exactement le contraire qui se produit. La liberté sexuelle ne peut [exister](#) qu'à condition qu'elle soit accompagnée d'une liberté de [dire non](#). Il n'est pas question de s'immiscer dans ce que vous faites au lit, de [condamner](#) certaines pratiques ou préférences sexuelles. Seulement de [rappeler](#) qu'elles doivent [être](#) exercées entre des individus consentants. Si on respecte l'autre, qu'on s'assure de son accord, alors on peut [faire](#) absolument tout ce dont on a envie. La seule limitation est imposée par la liberté d'autrui.

Au-delà des viols et des agressions sexuelles, certaines femmes défendent une « liberté d'importuner ». #metoo va-t-il trop loin dans la condamnation, au point d'en devenir liberticide ?

Quand on parle du consentement, cela s'applique aussi aux gestes et paroles déplacés. La question du viol est évidemment très importante mais elle n'est pas isolée. Les offenses mineures participent à la construction d'une structure dans laquelle les femmes évoluent et à laquelle elles se sont habituées : on les siffle dans la rue, on commente leur tenue, leur corps, elles sont réduites à leur [physique](#). Ce sont de petites choses, qu'il n'est pas question de [dénoncer](#) devant un tribunal mais qui rappellent constamment aux femmes qu'elles sont des objets dont on peut [disposer](#), minant leur confiance en elles et parfois leurs performances.

Beaucoup l'ont intériorisé : elles en viennent à dire qu'une main aux fesses est une façon maladroite

pour un homme de [montrer](#) son appréciation. Même en Suède, où nous avons l'impression d'avoir avancé dans le domaine de l'égalité, l'ampleur des réactions montre qu'il reste du chemin à [parcourir](#) .

Certains hommes ont l'impression d'être stigmatisés, doutent du comportement à adopter . Est-ce leur liberté qui est en jeu ?

En Suède, c'est effectivement une des principales objections contre #metoo. Certains ont peur d'être condamnés publiquement, malgré leur innocence. Je peux [comprendre](#) cette inquiétude mais elle est déplacée. #metoo veut [changer](#) les normes et redéfinir ce qu'il est acceptable de dire et de faire : il faut contraindre les hommes à y [réfléchir](#) à deux fois, à s'assurer que la femme en face d'eux est consentante. Nous étions jusqu'à présent dans une situation où certains des comportements dénoncés n'étaient pas seulement ordinaires, mais excusés. Pour [établir](#) une nouvelle norme, il faut [modifier](#) notre conception de ce qui en constitue une violation.

Lire aussi : [En Suède, le mouvement anti-harcèlement est comparé à l'obtention du droit de vote par les femmes](#) ([/international/article/2017/11/24/en-suede-le-mouvement-anti-harcèlement-est-compare-a-l-obtention-du-droit-de-vote-par-les-femmes_5219666_3210.html](#))

C'est douloureux et je peux comprendre que certains hommes refusent d'être impliqués : le risque de dénonciation peut être vécu péniblement. Mais les femmes en font l'expérience en permanence. On les encourage dès le plus jeune âge à ne pas s'habiller de façon provocante et à ne pas [sortir](#) seules le soir pour [éviter](#) d'être agressées. Il y a une inégalité de traitement incroyable. Nous avons accepté que les femmes portent ce fardeau. Pourquoi ne serait-ce pas au tour des hommes de [prendre](#) des précautions avant d'agir et d'éviter un comportement totalement inapproprié, voire illégal ?

Cela ne consiste pas à détruire l'idéal romantique, mais à s'attaquer à ses formes les plus malsaines. Il ne s'agit pas d'opposer les sexes, mais de [mettre](#) fin à leur hiérarchie, pour [obtenir](#) une société égalitaire où les femmes et les hommes ont les mêmes droits et les mêmes obligations, basés sur un respect mutuel. C'est seulement alors que la liberté sexuelle peut s'exercer pleinement.

Katharina Berndt Rasmussen est philosophe, chercheuse à l'Institut d'études prospectives de Stockholm. Elle travaille notamment sur les thèmes de la discrimination, du sexisme et du racisme, et s'intéresse à la philosophie morale, [politique](#) et féministe. Le 3 janvier, elle a signé une tribune dans le quotidien Svenska Dagbladet, intitulée « Certes, cela fait mal quand le [pouvoir](#) est redistribué ».